

L'abolition des certitudes engendre le rythme en lignes de poésie. Dévers libre en savane. Aux entours, rien que formes et couleurs avec l'intense des tons illimités. Comment nommer dans ce registre d'évasion, sur l'effeuille du temps, ce qui se dit en silence, ce qui se joint en hasard, ce qui trace les confins d'existences au mystère ?

Construire des ponts entre les abîmes. Lancer des cordes à travers les oublis. Tirer des bords au plus près du vent. Habiller l'indicible. Dépapiller la langue. Transcrire la vie en graphies affranchies. Commettre le Soleil avant les Dieux. C'est aller gouverné, mais passer là où les sens, à mesure, s'éblouissent. Ne savoir qui ou quoi, de lumière ou de l'ombre, enchaînent les pupilles et les mots à l'ensemble. C'est aller-virer, depuis ce lieu du monde où les pluies montent au ciel. S'évaporer.

L.K.

*Il arrive que des âmes ne parlent pas la même langue,
alors même qu'elles déboulent le même corps.
Parfois sans regard et sans dire, sans égard et sans crainte.
C'est ainsi dans un lieu où cela s'accumule, la ronde levée, fessée.
Dans ce corps suspendu aux confins de trois âmes, un silence se consume.
L'esprit fait songe souvent de la réalité.*

.

LIGNES ET POINTS

des aires vides de sens
empruntées
tracent des lignes et des points
sous les peaux
des chemins se rebroussement dans nos mémoires
je ne sens aucune trace
ne ressens aucun lieu
des milliards de possibilités
empruntées
des chemins retroussés dans des tiroirs

remonter la mécanique d'une horloge furibonde
constater
les couleurs urinées d'un drapeau
du terreau de sang nègre
étrépié
quelques blesses poussiéreuses et pochées
sous les peaux
et des chemins de chiens jappant sur les trottoirs
un pourcent de nordé
un pourcent d'alizé
des milliards de possibilités
empruntées
fatrasie de chemins cul pour tête

PEAU SOMBRE

bougie sur la peau sombre des mornes
le sable est tombé sur la terre
une brume désertique
amplifie les stridences
et les syllabes devenues bruines
il y a les yeux des mitrilles
en maquis
des guérillas d'amour
et des danses de ladjà
la cire du soleil noctambule
sur le tronc liquide des maux
bougie sur la peau sombre des mornes

PETITE LÉZARDE

Prendre l'air. C'est prendre ce qui ne vous appartient pas. Se saisir faussement. Se méprendre. Aspirer le ciel en haleine.

Voile et

Enveloppe et

C'est poser des questions au vent sans attendre de réponse.

Comme quête.

Là même

Toute suite

Donner l'air. C'est se couvrir d'un drap de mer. Se roucouler d'embruns.

Cale mer

Virer une larme chaude sur l'œil calme du cyclone. Cueillir le cœur qui se donne. Le planter en terre.

Souple et

Grand dire

DE LETTRES D'HOMME

D'une, tu meurs
Un attentat au Petit-Clamart
Une panthère seule
lacée en six
Une femme morte
dans un destin d'amphore
Elle porte les stigmates de la fin
justifiant les moyens
Elle perd son sang du bout des doigts
ses griffes de panthère noire qui n'avaient pas le droit

L'ombre
constellation de peaux et de plis
l'ombre
cousue sur le papier
encre de femme
œil main
œil dans une bouche-mandoline
coulée de l'intérieur

mot

phrase

et

en silence

cet œil qui voit

LES RUES ABÎMÉES

Tu es un écolier qui a passé l'école en bis temps. Un temps pour le temps, un temps pour les paupières du vent. Des bises gauloises encapsulées. Tu es un écolier en arrêt de travail. Tu travailles à te promener dans le regard et le geste, à côté de toi. Péripatéticien candide.

« Yo à ceux que la candeur éclaire de ses grands yeux d'astre ! »
Ceux qui prennent les persiennes par la main, portant manœuvre à l'opéra-comique de la rectitude.

Tu demandes quartier. À la longe sur un lit, tu pleures, enfant perdu.

Te redressant en terre, tu avances, ensommeillé de vie.

Tu te couches dans l'oubli.

Sang contre dit.

COULEUVRE

Cette mer tout entière par tes lèvres, antre ouvert
Poser mon poids d'os à la gorge de ta vie
Il y a ce bleu de nu sur le mur de ton cri
Tous ces gestes
Et tous ces mots
Tu cherches l'oxygène endimanché dans l'eau

Tu comptes encore la nuit les cils de liberté □ aux beaux plis
de tes joues
ton sang agité de clapots évasifs
À revers
il y a mes songes escaladant ta peau

LA FAIM DU MONDE

Particulièrement le soir, quand la pétarade des moteurs vomit la rue. Ils vrillent le vide dans une chambre. Des murs se peignent de neige. Une lave recroquevillée entasse ses arêtes à l'entrée d'un plexus. Le long de ridules gelées, une colonne de pétioles étranglés s'avance. Un vent de carbone fait au temps une mauvaise blague. Et des phalanges moites te tiennent par la main.

Il y a du nectar obstruant des papilles. Des montagnes et des coulées dans lesquelles on se perd. Il y a l'éclair d'orage dans un calme de kératine. Deux lunes noires ont aspiré une âme. Il y a l'oubli du désastre assis sur les bords étrangers. Et la voix soufflée d'une pluie mate.

GARRRÇON ! UN VÈ DE BIÈ' !

j'attends la venue du prochain livre
aux lettres invisibles
aux signes émaciés
comme le visage opaque
d'une page sans sommeil
j'attends la descente aux enfers
du prochain va-nu-pieds
je fabrique des chapelets avec des têtes de mots
et des linceuls enlumines
d'un noir véneneux
j'attends la fin des fins et des derniers
le jour recommencé
un cuivre du désert dit que c'est d'un cactus
et d'une mer qu'il viendra, libre et froid
j'ombre cette prochaine nuit
pour blottir la lumière
sentant la terre s'ouvrir en chacun de ses pas

INSULÂME

Il y a une porte close sur la face de nos vies
des morceaux de distance à travers nos serrures
des plis de sarcasme entre les lignes des maux
Trois fois par jour repliés
Il y a des fixités grippées
sur nos mises en page
comme une police de caractère blanche
Il y a des montagnes aveugles
comme des rivières en crue
des débords meurtriers
des stupeurs qui se récitent
tels des souvenirs muets
une fenêtre ouverte
sur la trace de nos vies
des intimités
en syncope
des pertes
de renaissance
Il y a des oublis
sous le feu des projecteurs
des silences
accusés de parjure
des étoiles
qui déplient les paupières
La rosée du matin goutte
en cristaux liquides
Il y a ton silence
dans les plaines de mon cri